

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1970)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCIENTES
BIBLIQUES

RUDOLF BULTMANN : *Le christianisme primitif dans le cadre des religions antiques*. Paris, Payot, 1969, 252 p. (Petite Bibliothèque Payot N° 131.)

Cet ouvrage désormais classique a été écrit par R. Bultmann en 1949. En 1950, déjà, les Editions Payot le traduisaient pour leur « Bibliothèque historique ». Aujourd'hui, elles le mettent à disposition dans leur « Petite Bibliothèque » et, par là même, elles donnent à cette étude toute l'audience qu'elle mérite dans le public cultivé. Nous leur en sommes très reconnaissants. Dès sa parution — il y a vingt ans — ce livre a fait l'objet de nombreuses recensions savantes dans les revues spécialisées, si bien que nous nous limiterons ici à en rappeler les thèses principales. — Le propos de R. Bultmann — et c'est là sa thèse fondamentale — est de présenter le christianisme primitif comme un phénomène historique. Il s'agit donc pour l'auteur de décrire l'apparition, puis le développement du christianisme primitif dans des milieux historiques donnés et plus particulièrement les relations qu'il entretient avec eux. Plus précisément, le théologien de Marbourg se propose de montrer à la fois l'appartenance et la spécificité du christianisme primitif par rapport aux divers milieux historiques qui furent les siens au premier siècle. A cet égard, Bultmann envisage deux grandes traditions culturelles et religieuses : d'une part, le bas-judaïsme, nourri par l'héritage de l'Ancien Testament, qui fut le cadre dans lequel apparut le christianisme primitif ; d'autre part, l'hellénisme, enraciné dans la cité et la philosophie grecques et fécondé par les religions orientales, qui fut le milieu dans lequel se développa le christianisme primitif. — On saisit immédiatement la difficulté et la complexité d'une telle analyse historique. On comprend qu'il ne s'agit pas simplement de collectionner des informations et de les classer de manière positiviste. Pour dégager à la fois l'appartenance et la spécificité du christianisme primitif, ses connexions avec les milieux ambiants mais aussi sa nouveauté, il convient d'interpréter les phénomènes historiques envisagés. Mais à l'aide de quel principe herméneutique ? C'est là la seconde grande thèse de l'ouvrage de Bultmann : il s'agit d'interpréter existentiellement les phénomènes en cause, ce qui signifie : il faut discerner dans chaque phénomène historique la compréhension de l'existence humaine qui s'y exprime. Cette voie — et cette voie seulement — permet de découvrir au-delà des interférences de langages et de thématiques combien chaque milieu étudié présente une compréhension de l'existence qui lui est propre. Cette tentative d'interprétation existentielle apparaît de manière particulièrement aiguë dans l'analyse de la prédication eschatologique de Jésus (ce chapitre montre d'ailleurs bien comment interprétation existentielle et démythologisation vont de pair). — La troisième grande thèse de l'ouvrage tient à l'appréciation que Bultmann porte sur la naissance proprement dite du christianisme. Pour lui, le « Jésus historique » appartient encore au judaïsme palestinien, alors que le christianisme primitif apparaît après Pâques seulement et revêt son expression définitive dans le monde hellénistique. On reconnaîtra ici le point de départ de la querelle qui a opposé l'auteur et ses disciples, dits « postbultmanniens ». — Nous regrettons certes la brièveté et le manque de nuances du chapitre consacré au christianisme primitif (les références sont presque exclusivement pauliniennes et johanniques,

la valeur théologique des synoptiques étant déniée) ; mais cela tient à la nature de l'ouvrage. Par contre, par la richesse de son information, par la perspicacité et la clarté de son analyse, par son génie synthétique, ce précis reste, aujourd'hui encore, inégalé et par là même irremplaçable.

JEAN ZUMSTEIN.

L'évangile hier et aujourd'hui. Mélanges offerts au professeur Franz-J. Leenhardt. Genève, Labor et Fides, 1968, 296 p.

Cet hommage, par la diversité de ceux qui y ont apporté une contribution comme par le champ d'investigation qui le constitue — exégétique, herméneutique, éthique et œcuménique — rend par là même un juste témoignage à l'ouverture d'esprit et à la richesse des préoccupations du professeur Leenhardt. Si la partie dite herméneutique de ce volume, à l'exception de l'intéressante approche psychanalytique que G. Crespy présente d'un texte paulinien, paraît assez inconsistante, par contre il faut reconnaître que les contributions exégétiques sont le plus souvent captivantes ; sans pouvoir les citer toutes, signalons la fine analyse de P. Bonnard à propos de l'origine culturelle et de la valeur polysémique du terme paulinien désignant l'intelligence, l'exégèse que livre J. Dupont de la sentence relative à la situation du scribe devenu disciple du royaume, une reconsidération du problème paulinien de l'élection d'Israël par Chr. Senft, et, enfin, une esquisse par E. Trocmé des structures de l'église primitive approchée comme une réalité sociologique. La partie éthique est fort bien présentée par les travaux du P. Congar sur la notion de mérite, de R. Mehl sur la signification du naturel dans l'éthique bonhoefferienne, et une approche théologique des questions soulevées par la pensée technologique par R. Nissiotis. De la dernière partie, dite « œcuménisme », mentionnons la réflexion de W. A. Visser 't Hooft sur le problème d'une juste ou fausse adaptation de la mission ecclésiale au monde, qui rejoint, fortuitement, les questions qu'au début P. Bonnard soulevait à propos de l'acculturation du témoignage paulinien ! Ce volume se termine par la présentation d'une bibliographie des publications de F.-J. Leenhardt. Notre plus sincère souhait est que cette liste, loin de connaître le destin de la clôture, s'enrichisse encore d'autres études inédites.

ROMAIN CARPEAU.

OSCAR CULLMANN : *Le salut dans l'histoire.* Trad. Marc Kohler. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1966, 337 p.

Ce livre longuement élaboré prolonge et complète « Christ et le temps » et reprend à divers niveaux la thèse chère au professeur bâlois : « Dieu accomplit son plan à travers des événements temporels définis » (p. 71). Cette thèse contredit le mouvement gnostique (« pour Marcion la révélation consiste dans un événement « ponctuel » ; l'évangile n'est lié à rien qui précède », p. 18) et l'actualisme que l'auteur discerne chez les disciples de Bultmann qui « croient déceler la substance du Nouveau Testament dans l'appel qui, adressé aux hommes, les invite à se décider » (p. 15). C'est ainsi que le lecteur est invité à parcourir les évangiles synoptiques (« à la base du message néotestamentaire, il y a le récit », p. 80), les œuvres de Paul et Jean et les anciennes confessions de foi. L'interprétation des événements au sein de l'Écriture n'est pas négligée, elle tient une place plus considérable que dans les précédentes études de l'auteur. La conception du temps paraît aussi moins linéaire, et il y a place pour une dilatation du temps et pour des « temps morts » dans l'histoire salutaire. On se demandera si

l'auteur rend suffisamment justice aux différences qui caractérisent les auteurs du Nouveau Testament, Paul, Luc, Jean, en ce qui concerne leur conception du temps. La vision de l'histoire de Luc, par exemple, était-elle vraiment en germe dans la première tradition chrétienne, voire dans la pensée de Jésus lui-même ? Que penser de l'affirmation que les évangiles seraient « le genre littéraire chrétien par excellence » parce que « rapport sur la vie de Jésus » (p. 80) ? Et la conception de l'histoire qu'avait Jésus peut-elle être saisie avec la précision que lui confère l'auteur malgré les précautions qu'il prend pour en parler (p. 99 ss, p. 190 ss) ? Le style est parfois touffu, la polémique amère, et les citations de noms embarrassantes mais l'intention du livre est atteinte, qui est de laisser un portrait de l'existence chrétienne conforme à certaines lignes primordiales du Nouveau Testament : ecclésiale, missionnaire et éthique.

BERTRAND ZWEIFEL.

PETER STUHLMACHER : *Das paulinische Evangelium*. I. Vorgeschichte. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1968, 313 p.

Dans quel milieu culturel plonge ses racines l'usage paulinien du mot évangile ? Quel en est la genèse et l'épaisseur de sa signification ? Au terme d'une étude philologique et historique, P. Stuhlmacher parvient à la conclusion que l'origine de cet usage se situe dans la langue du christianisme missionnaire judéo-chrétien hellénistique, où il retient une forte signification apocalyptique et proleptique, issue du judaïsme et de la prédication primitive judéo-chrétienne bien qu'il soit désormais conditionné par une nouvelle visée christologique : l'évangile désigne alors chez Paul le dévoilement, la manifestation (son côté apocalyptique) d'un message libérateur par lequel l'homme peut déjà expérimenter la puissance du salut incarnée en Christ et du droit de Dieu sur le monde. Dans cette définition, que nous paraphrasons ici, l'élève d'E. Käsemann croit pouvoir recueillir les différentes variations de sens de ce mot dans le paulinisme. Un tel procédé d'extrapolation ou de désyntaxisation est inacceptable du point de vue d'une considération linguistique. Il reflète bien la méthode pratiquée dans ce livre, qui analyse un mot comme s'il s'agissait d'une constellation conceptuelle. Malgré l'intérêt de ses résultats, une telle approche est viciée à la base. Est-il en effet possible, est-ce respecter l'objet même de son étude, la langue, que de la faire porter sur un seul mot ? Un tel procédé n'est-il pas la négation du procès même de la signification, dont chacun sait, dès le plus bas âge, qu'elle ne se manifeste que par et dans l'opposition et la relation entre deux ou plusieurs termes et qu'elle se fixe par sa position dans la phrase ? Ces réserves ne peuvent pourtant nous faire oublier les belles qualités de cet ouvrage qui met au jour, de façon très scrupuleuse, l'évolution sémantique du lexème évangile.

ROMAIN CARPEAU.

FRANÇOIS AMIOT : *L'enseignement de saint Paul*. 2^e édit. Paris, Desclée, 1968, 502 p. (Bibliothèque de théologie).

Après une première publication en 1938, cet ouvrage paraît maintenant dans une seconde édition refondue. Véritable somme du paulinisme, le livre de F. Amiot est aussi une œuvre polémique ; les premières pages biographiques s'en prennent aux interprétations psychologiques de la conversion de Paul, notamment celle de Maurice Goguel ; l'auteur examine ensuite les sources de la doctrine de l'apôtre ; il s'oppose aux tendances de la « religionsgeschichtliche

Schule » qui tendraient à faire de Paul un simple produit du monde hellénistique ; au contraire, Paul est resté absolument fidèle à la tradition apostolique de Jérusalem, à Jacques et à Pierre... Enfin l'auteur s'efforce de montrer, particulièrement dans les dernières parties du livre, que l'Eglise, à son tour, a été fidèle à Paul : tous les développements postérieurs de la théologie se trouvent en fait déjà chez lui. — Dans une première partie, F. Amiot examine l'état de l'humanité avant le Christ « doublement coupable de n'avoir pas su user de la raison pour s'élever jusqu'à la connaissance de son Créateur et, dans son aveuglement, de s'être détourné(e) de Dieu et livré(e) à la tyrannie du péché » (p. 70). La rédemption, la vie surnaturelle, la vie et la croissance du corps mystique sont interprétés en fonction de la théologie trinitaire et du dogme des deux natures. Si Paul parle effectivement « plus volontiers du Christ tel qu'il est maintenant au ciel » (p. 92), si d'autre part l'aspect le plus important de son enseignement concerne la vie surnaturelle, la compréhension exacte de la personne du Christ et de la Trinité devient capitale. La rédemption sera donc comprise sur le fondement de la double nature du Christ : l'homme est justifié « moyennant » la foi, « cause instrumentale de la justification » (p. 231) ; mais la justification n'est possible que par l'action préalable du Saint-Esprit envoyé par le Père et le Christ-Seigneur ; il en est de même pour tout le déroulement de la vie surnaturelle. Le peuple de l'Eglise, bénéficiaire de la rédemption, constitue le corps mystique ; « on dit : *corps* parce qu'il s'agit de relations comparables à celles des membres dans l'organisme humain ; et : *mystique* parce que l'union des membres est intérieure et spirituelle » (p. 275). Il n'y a là aucun panthéisme ! La vie et la croissance du corps mystique, s'achevant « dans la gloire éternelle », sont assurées par la réception des sacrements et par l'exercice des vertus chrétiennes. — Une dernière partie importante est consacrée à l'épître aux Hébreux ; son auteur inconnu donne un enseignement qui rejoint et précise l'ensemble de la doctrine paulinienne.

ERIC DUBUIS.

J. PAILLARD : *Règlement de comptes avec saint Paul*. Paris, Le Cerf, 1969, 403 p. (Lire la Bible, 19.)

En dépit de son titre ambitieux, cet ouvrage n'est pas une mise en question de la doctrine du salut de saint Paul, ni une analyse sévère et sérieuse des éléments, des causes et des circonstances de la célèbre révélation qui en est le fondement. Sans se soucier des problèmes très complexes que posent la foi, la mystique et la métaphysique de saint Paul, sans ignorer cependant certaines conclusions de la critique moderne, l'auteur part du Livre des Actes et des épîtres, dont il ne conteste sur aucun point l'authenticité, pour étudier la personnalité et examiner l'enseignement de l'apôtre des Gentils. Il en dégage un certain nombre de constatations, qui, étayées de citations très précises, sont susceptibles à ses yeux de modifier grandement l'idée que l'on se forme, en général, de la personne et de la pensée de saint Paul. La première lui apparaît infiniment plus ouverte, libre, sensible et humaine qu'on ne l'imagine, et la seconde plus souple, généreuse et efficace qu'on ne l'a dit, dans les vues qu'elle propose sur l'Etat, sur la femme et sur l'amour. M. Paillard montre avec raison tout ce qu'a de moralement révolutionnaire le point de vue égalitaire auquel Paul se place pour définir le statut du croyant véritable et expliquer la portée universelle du message évangélique. C'est à mettre en évidence l'essence de ce message que s'arrête enfin l'auteur, en faisant découler la sotériologie, l'eschatologie et la mystique pauliniennes du seul mystère de la résurrection. Il faut

avouer que sur ce problème *capital*, de la solution duquel dépend la signification ultime du christianisme tout entier, M. Paillard n'avance rien qui ne soit conforme aux croyances courantes et ne réponde aux espoirs élémentaires de chacun : il s'agit là, pour lui, d'un fait historique bien établi, qui, par l'éternité qu'il instaure, récuse l'absurdité de notre condition, et engendre cette joie profonde et enthousiaste, dont saint Paul débordait lui-même, qui est seule capable de la justifier.

PIERRE BEAUSIRE.

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

FRITZ BÜSSER : *Das katholische Zwinglibild. Von der Reformation bis zur Gegenwart.* Zurich, Zwingli Verlag, 1968, 424 p.

J'avoue me réjouir chaque fois qu'un bon livre sur Zwingli est publié parce que, du fait des circonstances, ce réformateur a été plus et plus longtemps méconnu qu'un autre, et que cela a peut-être été dû en partie à la très courte durée de sa carrière et que, de ce fait, il n'a pu se défendre (et pour cause !) contre ses adversaires catholiques romains ou luthériens. Quand on pense qu'un Calvin lui-même s'est laissé aller à écrire sur Zwingli et ses idées certaines phrases attestant qu'il ne l'avait pas lu attentivement (cf. l'article de F. Blanke dans *Zwingliana* XI 2, 1959), et que ses disciples à travers les siècles lui ont emboîté le pas avec sérénité, et sans se donner à leur tour la peine de lire le réformateur zurichois, on reste rêveur. — Le livre de Fritz Büsser, à vrai dire, n'apporte pas de connaissances nouvelles sur Zwingli, mais il a un autre et grand mérite : celui de mettre au point, après de patientes et j'imagine souvent ingrates recherches, tout ce qui a été dit sur le réformateur du côté catholique romain, classant et ordonnant une imposante documentation qui nous renseigne sur ce qu'ont pensé pendant quatre siècles les historiens et les théologiens de cette confession. — Le volume se divise en trois parties. L'une traite des contemporains immédiats, la seconde d'auteurs allant de 1530 à 1830 environ, la troisième d'historiens dont les plus jeunes sont nos contemporains. On ne s'étonnera pas que les premiers, dans le feu de l'action, se laissent entraîner par leur passion et traitent tous Zwingli d'hérétique, mais par ailleurs on notera le caractère instructif de ce qu'ont écrit des hommes comme Eck ou Faber pour mesurer l'impression faite par Zwingli sur les gens de son époque, amis ou ennemis. A leur manière, ces derniers le prennent au sérieux. — Les seconds continuent sur cette lancée, sans grande originalité, et on remarquera une absence de méthode historique que leur époque explique sans doute en grande partie, bien qu'on note quelques exceptions honorables parmi eux. On constatera qu'ils ne disent rien de très nouveau, que la plupart du temps, ils répètent ce qu'ils ont dit les uns les autres, que le retour aux sources est relativement rare et conditionné par des *a priori*. M. Büsser fait remarquer que Cochläus est généralement leur modèle, bien que ce dernier ne soit lui non plus guère original. Par ailleurs, on ne peut qu'être frappé du fait qu'ils puisent largement aux sources luthériennes, principalement en ce qui concerne la sainte Cène, faisant, génération après génération, chorus avec elles pour stigmatiser la conception eucharistique de Zwingli sans le moindre essai de compréhension. Enfin, il n'est pas très édifiant de constater l'exploitation éhontée des aveux que Zwingli avait lui-même écrits lors de sa candidature à Zurich, sur ses défaillances sexuelles. — Quant aux troisièmes, on constatera chez certains d'entre eux, plus nombreux à mesure que le temps passe, et cela est dû au développement de la science historique, un effort d'objectivité qu'il faut louer et qui peut servir d'exemple à bien des historiens protestants. Nous ne pouvons évidemment les citer tous, mais

nous nous accordons avec M. Büsser pour rendre hommage aux qualités d'un Imbart de la Tour, d'un Jedin ou d'un Pierre Mesnard, de même qu'à celles d'un Oscar Vasella ou du dominicain Jacques Pollet. Soit l'un, soit l'autre de ces derniers sont l'objet de remarques élogieuses auxquelles nous sommes heureux de nous joindre. La palme que Büsser leur décerne concerne surtout Pollet. Ce théologien, contrairement à l'immense majorité des théologiens catholiques et protestants, même du début de ce siècle, s'est mis à étudier Zwingli pour lui-même, et non, seulement, par comparaison avec Luther ou avec Calvin. A tel point qu'aujourd'hui, on peut dire sans mentir que le meilleur connaisseur — et de loin — de Zwingli dans les pays de langue française (protestants inclus) est sans aucun doute Pollet dont la science a été sanctionnée par la collation d'un doctorat en théologie h.c. de l'Université de Zurich. — Il faut dire un grand merci à Fritz Büsser pour le beau travail qu'il vient de nous donner. Nous le faisons ici sans réserve. Il montre que l'auteur a sa légitime place aux côtés des Oscar Farner et des Fritz Blanke, pour ne parler que des disparus, et nous nous joignons à ceux qui pensent que ce dernier, trop tôt enlevé à nos affections, a trouvé en lui son digne successeur.

JAQUES COURVOISIER.

W. KÄGI, A. ZIEGLER, R. PFISTER, P. DÜRRENMATT : *Jesuiten, Protestanten, Demokratie*. Zürich, EVZ-Verlag, 1968, 125 p. (Polis n° 30.)

Ce petit livre contient quatre conférences données en l'Eglise réformée de Bâle en 1967. Elles devaient répondre à la question : faut-il supprimer l'art. 51 de la Constitution qui interdit l'établissement des jésuites en notre pays ? Les réponses des quatre auteurs sont affirmatives. Les articles dits « d'exception » sont devenus un anachronisme, ils sont injustes, irraisonnables et ne sont de surcroît plus observés. Le moment est venu de liquider les séquelles du « Kulturkampf ». D'autre part, le protestantisme n'a pas besoin de ces béquilles pour assurer son existence. — Le P. Ziegler, S.J., donne une exégèse contemporaine de son ordre d'où il ressort que ni l'Etat, ni les protestants n'ont plus rien à craindre des jésuites. Cependant, les auteurs s'accordent à dire que notre peuple est mal préparé pour accepter la suppression de l'art. 51. Il faudrait d'abord créer un climat de confiance plus grand et résoudre favorablement des problèmes comme ceux des écoles libres ou des mariages mixtes. Les auteurs craignent une votation spéciale sur cet objet qui risquerait de réveiller les passions confessionnelles et dont il n'est pas certain qu'elle ait une issue positive. La peur et la mythologie du Jésuite n'ont pas encore disparu. Il est d'ailleurs significatif que le rapport demandé par le Conseil fédéral au professeur W. Kägi en 1959 reste en suspens. Faut-il procéder à cette suppression par le biais d'une revision partielle ou totale de la Constitution ? Les avis sont partagés. — Quatre documents importants, sérieux, réalistes, dont la connaissance est nécessaire pour qui veut se faire une idée sur ce problème irritant de notre vie nationale.

ROBERT GRIMM.

CORNELIUS KRAHN : *Dutch Anabaptism. Origin, Spread, Life and Thought (1450-1600)*. The Hague, Martinus Nijhoff, 1968, XIV + 303 p.

L'origine, l'expansion, la vie et la pensée de l'anabaptisme hollandais de 1450 à 1600 nous sont présentées dans ce livre par un historien mennonite

avec autant de compétence que de clarté. Le mouvement évangélique ou sacramentaire (c'est-à-dire qui spiritualise la signification de la Cène) que la propagation du message de Luther fit naître aux Pays-Bas plonge ses racines dans le mysticisme de la *Devotio moderna* tel qu'il était vécu par les Frères de la Vie commune ainsi que dans l'humanisme érasmien. Sur ce sol fertile en tendances spiritualisantes vint se greffer le message des anabaptistes suisses transplanté de Strasbourg en Frise occidentale par Melchior Hofmann, mais également par Karlstadt. Expérience personnelle de la grâce, entrée dans l'alliance (*Bond*) du Christ par le symbole du baptême, vie communautaire disciplinée, responsabilité missionnaire de chaque disciple (Mat. 28 : 18 ss.), attente eschatologique, telles sont les convictions communes à tous les anabaptistes. Le désastre sanglant de Münster tranchait sans appel entre les tenants du chiliasme militant (Jan van Geelen, Jan Mattijsz et Jan van Leiden) et ceux de l'attente pacifique du Règne de Dieu (Melchior Hofmann, Menno Simons). Voyageur infatigable, ce dernier consacre sa vie à rassembler, structurer et vivifier les communautés anabaptistes dispersées jusqu'aux bords de la Vistule. Tâche ingrate, car des divergences en matière de christologie et de rigueur disciplinaire aboutirent souvent à des excommunications suivies de schismes. — A une époque où Karl Barth vient de remettre en question la pratique du pédobaptisme et où la théologie redécouvre le rôle de la communauté et la mission du laïc, il n'est pas inutile de se laisser rappeler par quel cheminement et aux prix de quelles souffrances l'aile gauche de la Réforme a redécouvert ces vérités bibliques.

HARTMUT LUCKE.

XAVIER DE CHALENDAR : *Les prêtres au Journal officiel 1887-1907*. Paris, Le Cerf, 1968. Tome I, 224 p. ; Tome II, 244 p.

Au tournant du siècle, on a beaucoup parlé des prêtres à la Chambre des députés ; cet ouvrage est un recueil de procès-verbaux où l'on voit s'échanger d'un bord à l'autre de fameux horions oratoires. La loi de séparation est dans l'air, et les « curés » sont promus au rang de boucs émissaires. Dans le domaine des âneries grandiloquentes ou papelardes, il y a des perles incomparables qui feront la joie des humoristes de tous les temps ; quelle belle époque ! Mais en somme, les fondements de la société ne sont pas du tout ébranlés au travers d'un tel débat ; car, payés ou non par l'Etat, les prêtres de 1900 font partie du panorama français pour la gauche comme pour la droite, et les libres penseurs les plus avancés doivent se mettre à l'abri des prophéties de Zola pour en imaginer la disparition au profit du triomphe des instituteurs... N'empêche que, comme le note finement l'auteur, l'image sacerdotale ici tracée demeure encore vivace chez beaucoup de nos contemporains ; le Français moyen pourra-t-il pratiquer longtemps encore cet anticléricalisme d'opérette et la tolérance du haussement d'épaule ?

CLAUDE BRIDEL.

FRIEDRICH WULF, S.J. : *Zeitgemässe Erneuerung des Ordenslebens, Dokumente des Zweiten Vatikanischen Konzils*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1968, 96 p.

L'auteur a rédigé l'introduction et les notes au décret conciliaire consacré au problème de la rénovation de la vie religieuse dans l'Eglise catholique, *Perfectae caritatis*. Mais très heureusement, il commente, au début de son opuscule, les chapitres V et VI de la Constitution *Lumen Gentium* intitulés

L'appel universel à la sainteté et Les religieux. L'un des thèmes les plus intéressants abordés par le P. Wulf est celui des conseils évangéliques. En effet, la théologie catholique se voit placée souvent en face de ce dilemme : les conseils concernent-ils tous les chrétiens ou bien seulement un groupe de privilégiés ? Si l'on choisit la première alternative, on tend à rendre obligatoire ces conseils, alors comment les distinguer des préceptes, mais si l'on penche pour la seconde alternative, on met en danger la vocation universelle à la sainteté, en considérant les laïcs dans le monde comme des chrétiens de seconde zone par rapport aux religieux. L'auteur cherche à montrer comment les exigences du Sermon sur la Montagne sont à la fois commandements et conseils. Vu dans la lumière de l'esprit de la Nouvelle Alliance (cf. Jérémie 31 : 31), le conseil apparaît comme une *interpellation* de l'amour de Dieu. Cette solution intéressante ne supprime pas cependant toutes les difficultés.

GEORGES BAVAUD.

ADALBERT HAMMAN, O.F.M. : *Le Baptême et la Confirmation.* Paris, Desclée, 1969, 244 p.

On connaît la science patristique du P. Hamman, qui a déjà publié maint ouvrage, notamment sur la spiritualité des premiers siècles chrétiens. Dans le livre que nous signalons ici, bien qu'une bonne moitié soit consacrée à l'étude historique du problème, l'auteur déborde sa spécialité par un essai de systématisation, lequel débouche à son tour sur les questions pratiques telles qu'elles se posent aujourd'hui. — L'histoire du baptême est étudiée dès ses origines vétérotestamentaires, puis, à travers le Nouveau Testament, les Pères et le Moyen Age, jusqu'à la Réformation et au Concile de Trente. Impossible de résumer cet exposé, où la plupart des textes de l'Écriture et de la Tradition sont cités ou analysés. Il faut lire cet inventaire pour avoir du baptême une vision à la fois ample et précise. — Dans la partie systématique, aucun problème n'est oublié, semble-t-il : le baptême et le Christ, le baptême et l'Eglise, le baptême et la Cène, le baptême et la foi (avec examen des positions de Barth et de Bultmann), l'institution du baptême, sa sacramentalité, ses éléments constitutifs, ses effets, sa nécessité, son ministre et son sujet. Un chapitre est consacré au baptême comme fondement de l'œcuménisme. La question, si controversée aujourd'hui, du baptême des enfants, n'est pas oubliée : elle est résolue dans le sens de la tradition, par l'affirmative, sans que le malaise causé par la généralisation du pédobaptisme soit ignoré : la nécessité d'une pédagogie et d'une pastorale du baptême, d'une évangélisation des parents, de la formation d'un milieu propre à développer chez les enfants la foi baptismale, de l'éducation chrétienne des jeunes baptisés, tout cela est affirmé. — Le titre de l'ouvrage annonce également l'étude du problème de la Confirmation, abordé en effet selon le même schéma : historique, dogmatique et pratique. L'auteur ne cache pas que les bases scripturaires pour une séparation du baptême et de l'imposition des mains sont fragiles. Mais, moins gêné que nous protestants pour reconnaître à la Tradition force de loi — et bien qu'il n'attribue pas à celle-ci le rôle « d'enrichir le donné révélé », mais seulement de l'approfondir — il ne songe pas à écarter ce rite discutable. Peut-être d'ailleurs que, ayant lu les pages qu'il lui consacre, nous serons moins négatifs à l'égard de la confirmation. Son étude nous aidera en tous cas à la situer dans un contexte beaucoup plus vaste que le fond mi-piétiste, mi-théologie naturelle où elle s'inscrit dans nos Eglises, et à sortir des impasses où nous condamnons cette perspective trop étroite. Alors que nous ne retenons guère que l'aspect profession de foi du

baptisé (dans le cas où le confirmand a reçu le baptême en bas âge), le P. Hamman en voit deux autres : l'offre d'une grâce assurément déjà contenue dans le baptême, mais spécialement mise en lumière dans la confirmation, à savoir la force nécessaire au témoignage et au service chrétiens ; d'autre part, le soulèvement de l'appartenance ecclésiale, et non seulement paroissiale, du baptisé (la confirmation étant donnée, dans la tradition occidentale, par l'évêque). — Excellent ouvrage donc, à la fois mine de documents du passé et stimulant pour la réflexion contemporaine.

ROGER BARILIER.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

ERNEST E. BEST : *Christian Faith and Cultural Crisis : The Japanese Case*. Leiden, Brill, 1966, 199 p.

La transformation ultrarapide, et totale, de l'économie et de la société japonaises, à la suite de la révolution technique, a la valeur d'un paradigme pour ce qui se passe partout dans le monde non chrétien. L'ouverture du Japon aux influences externes coïncidant, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, avec l'avènement des missions protestantes, il était tentant d'analyser la relation entre les changements économiques et sociaux d'une part, et la croissance des Eglises protestantes de l'autre. Dans ce volume, qui était d'abord une thèse de doctorat, l'auteur se livre à une étude fort bien documentée de la période se terminant par la première guerre mondiale, et il arrive à la conclusion que l'Eglise a connu le plus grand succès — d'ailleurs étrangement modeste — au moment du changement le plus rapide, et parmi les couches de la population dont le statut était le plus directement touché par l'évolution économique. On peut se demander si notre compréhension de ce phénomène n'aurait pas gagné en relief et en profondeur par une analyse simultanée de l'évolution (beaucoup plus foudroyante !) des nouvelles religions « nativistes », mais tel n'était évidemment pas le propos de l'auteur. L'une de ses conclusions — la dernière, p. 175 — mérite d'être retenue, car elle suscite des réflexions plutôt inquiétantes : pendant la période en question, la plupart des protestants étaient incapables de se situer par rapport à la civilisation japonaise et par rapport à la société dans laquelle ils vivaient. Cela avait pour effet que leur action n'était pas aussi créatrice qu'on aurait pu le souhaiter. Il faut bien admettre, en toute objectivité, que cet échec renvoie à une carence générale de la réflexion théologique chez les responsables des missions protestantes : axée principalement, si ce n'est exclusivement, sur la conversion et la sanctification des individus, condamnant tout paganisme comme œuvre du diable, la mission protestante dans son ensemble a négligé les dimensions sociales et culturelles de la foi. Aujourd'hui, on se ravise, mais c'est peut-être déjà trop tard.

CARL-A. KELLER.

Der christliche Glaube und die Religionen. Hauptvorträge des Evangelischen Theologen-Kongresses, Wien, 26.-30. September 1966. Berlin, Töpelmann, 1967, 128 p.

Dans son discours présidentiel, O. Kaiser évoque la crise actuelle de la civilisation européenne, et il ajoute que « la vie » qui continue *se crée* sans cesse de nouvelles formes d'expression, si bien qu'il s'agit aujourd'hui plus que jamais de présenter le Christ au monde comme une parole concernant l'existence humaine dans ses aspects les plus fondamentaux. Hélas, on ne saurait résumer de manière plus succincte — et plus désespérante — la « situation

actuelle de la théologie et de l'Eglise évangéliques ». — Par ailleurs, la brochure contient le texte de quatre communications. O. Eissfeldt (« Israels Religion und die Religionen seiner Umwelt ») parcourt l'histoire d'Israël en montrant qu'elle présente une suite ininterrompue de rencontres avec les religions étrangères qui constituent autant de menaces pour son authenticité. — W. Dantine (« Die christologische Fundierung des *Sola fide* ») affirme que face aux religions non chrétiennes, et face à l'athéisme, le *sola fide* des réformateurs, avec son fondement christologique, est la base d'un dialogue que le chrétien peut envisager avec confiance. — C. Colpe (« Das Phänomen der nachchristlichen Religion in Mythos und Messianismus ») rappelle fort à propos le fait que le monde postchrétien et contemporain est structuré par des mythes et par des messianismes, et que les acrobaties « herméneutiques » de certains théologiens à la mode tombent étrangement à côté des vrais problèmes de notre temps. — C. H. Ratschow (« Die Religionen und das Christentum ») s'interroge sur la place que la réflexion sur les religions non chrétiennes doit occuper dans l'ensemble des disciplines théologiques, et il conclut que cette place se trouve suspendue entre la dogmatique et l'éthique : dans les religions, la *mortificatio* vient avant la *vivificatio*, tandis que dans l'Evangile la *vivificatio* vient avant la *mortificatio*. En passant, il insiste sur l'importance de l'étude des religions : « J'estime qu'aucun étudiant en théologie ne devrait quitter l'Université sans avoir acquis des connaissances détaillées concernant au moins l'une des grandes religions contemporaines » (p. 98).

CARL-A. KELLER.

L. J. LUZBETAK, S.V.D. : *L'Eglise et les Cultures*. Une anthropologie appliquée pour l'ouvrier apostolique. Bruxelles, Lumen Vitae, 1968, 431 p. Edition originale : *The Church and Cultures*. Divine Word Publications, Techny. Ill. USA. Traduction Louis Meilhac, Bruxelles, 431 p. Bibliographie.

C'est « à tous les missionnaires œuvrant dans le monde entier » que L. J. Luzbetak dédie son ouvrage, destiné à sensibiliser l'ouvrier apostolique aux problèmes des mentalités et des cultures. On peut le considérer comme un *manuel*, à l'intention de ceux qui, par vocation, entreront en contact avec des cultures différentes de la leur. Chaque chapitre se termine par un choix de lectures (la plupart en langue anglaise), un questionnaire sur la matière traitée permettant le contrôle du degré d'assimilation des pages que le lecteur vient de parcourir, des thèmes de discussion et de composition. L'auteur ne perdra pas de vue, un seul instant, le but qu'il s'est assigné. A l'usage de l'ouvrier apostolique il précise quelques notions de base d'anthropologie qui sont indispensables, et il explique de quelle manière ses principes peuvent être appliqués à la mission. La contribution du P. W. Schmidt, S.V.D., est rappelée fort opportunément à ce propos. La documentation, toujours précise, tout au long de l'ouvrage, est choisie en fonction de la formation missionnaire. De nombreuses références à des documents pontificaux sur l'action apostolique et ses lignes directrices. L. J. Luzbetak insiste sur le rôle de l'action sociale en terre de mission, « plus urgente que jamais » devant la menace communiste. Le futur missionnaire prendra conscience d'une série de problèmes auxquels il devra faire face. Il prendra conscience de son appartenance à une culture et de la façon dont cette dernière a été assimilée, de la valorisation des facteurs culturels. La question de l'adaptation culturelle va se poser. En touches très

finies, l'auteur, par des exemples concrets, en montre les possibilités et les limites. Celle des changements culturels, donc des bouleversements conséquence de l'apport d'idées et d'habitudes nouvelles, de transformations de structures, est d'importance. L'action apostolique est un facteur de transformations au sein de la population dans laquelle on travaille. Que faut-il faire, que devrait-on éviter ? L. J. Luzbetak essaie de donner un certain nombre de réponses. Tous ceux qui sont appelés à travailler dans un milieu culturel différent de leur milieu d'origine peuvent tirer un profit certain de la lecture de l'ouvrage de L. J. Luzbetak. Je pense en particulier à ce qu'il appelle les achoppements culturels, c'est-à-dire les difficultés à comprendre une culture et à l'accepter, la difficulté à saisir une mentalité et à ne pas interpréter comme une marque d'hostilité ce qui n'est qu'une habitude différente de la nôtre, un comportement qui n'est choquant que pour nous. L'épuisement culturel, soit le fait de ne plus pouvoir supporter tout ce qui de près ou de loin est « indigène », doit être connu non seulement du missionnaire, mais autant du travailleur social, du délégué de telle ou telle administration, de telle ou telle organisation d'entraide.

HÉRALD CHATELAIN.

HENRI DESROCHE : *Sociologies religieuses*. Paris, PUF, 1968, 220 p. (Sup, le sociologue, 15.)

En plaidant pour une « sociologie religieuse indépendante, à égale distance de toute polémique et de toute apologétique, régie seulement par son épistémologie, sa méthodologie et sa déontologie » (p. 211), H. D. nous livre une mise à jour des réflexions du Groupe de sociologie des religions, éditeur des Archives du même nom, et la synthèse de ses vues. Il y a bien des points communs entre cet ouvrage et celui recensé plus haut : leur méfiance à l'égard d'une sociologie pastorale qui manque de distance par rapport à l'objet étudié et qui est conditionnée par son utilitarisme, leur volonté de dégager la sociologie de la religion de sa tutelle théologique et de lui tracer sa propre voie (sociologie a-théologique), pour ne citer que deux exemples. La comparaison s'arrête toutefois là, car si nous avons pu qualifier le livre de Kehrer d'introduction, l'ouvrage de Desroche suppose quelques connaissances préalables de la discipline. Il vise en effet à évaluer les différentes approches sociologiques du phénomène religieux. — L'énoncé du titre suffit à nous renseigner sur le propos de l'auteur. Il n'existe pas de discipline unitaire intitulée sociologie religieuse, mais une pluralité de sociologies religieuses. Deux types au moins doivent être relevés : « une sociologie des facteurs non religieux du phénomène religieux et une sociologie des facteurs religieux des phénomènes non religieux » (p. 6). A cette première alternative des orientations s'ajoute celle des méthodes : faut-il souhaiter une sociologie distanciée sans participation authentique ou une sociologie participante sans distanciation véritable ? (p. 16 et 216ss). Si l'auteur laisse le lecteur choisir entre ce qu'il appelle savoureusement la sociologie du flic et la sociologie du gang, en revanche, il marque sa préférence non pour l'un des deux termes de la première alternative, mais pour une dialectique entre ces termes qui expriment « un double destin antagoniste ». — L'auteur ne nous présente donc pas de positions tranchées, il opère plutôt au fil des chapitres un tri, marque les limites de certaines approches, relève la complémentarité d'autres. Il écarte ainsi la possibilité d'une théologie sociologisée et souligne à la suite de Le Bras la nécessité de progresser d'une sociologie morphologique (sociographie de la pratique) à une sociologie typologique qui

engloberait non seulement ce qu'il y a de religieux ou de non-religieux dans pratique, mais encore ce qu'il y a de religieux dans le refus d'une pratique religieuse (p. 35 et 49). Si la phénoménologie aide à cerner l'essence de ces nomenclatures, l'analyse fonctionnelle reconstitue le théâtre où se joue la pratique religieuse dont l'analyse structurale démonte le scénario (p. 84 et 116). — Ce livre brillant, de lecture parfois difficile du fait de l'abus des néologismes et des termes techniques, constitue une contribution importante pour l'intelligence et le développement de la discipline en cause. Les réflexions sont parfois ambiguës, particulièrement dans le chapitre intitulé : Sociologie pratique et sociologie religieuse, car il est impossible en sociologie de tracer une frontière entre la recherche pure et la recherche appliquée. Mais la substance — impossible à résumer en quelques lignes — est riche, témoin en est le chapitre consacré à la sociologie religieuse et au développement qui attire l'attention sur l'importance de « la modernisation de l'âme » pour promouvoir tout progrès. Cet essai souligne ainsi la complexité de l'étude sociologique de la religion que l'ouvrage de Kehrer avait tendance à simplifier. On regrettera l'absence d'index et d'une bibliographie.

ROLAND-J. CAMPICHE.

LUKAS ANTON METTLER : *Christliche Terminologie und Katechismus-Gestaltung in der Mariannhill Mission, 1910-1920*. Schöneck-Beckenried, Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft, 1967, 284 p.

En 1912, le missionnaire trappiste Willibald Wanger, de nationalité allemande, fit imprimer à Mariannhill, en Afrique du Sud, un catéchisme en langue bantoue (près de 600 pages !), censé non seulement insuffler un nouvel enthousiasme aux catéchistes de la région, mais aussi faire avancer la conversion des Africains au catholicisme romain. Les principes théologiques sous-jacents, et le style qui rompait délibérément avec une certaine tradition, et plus encore la personnalité encombrante et ombrageuse de l'auteur, provoquèrent au sein de la mission trappiste une crise douloureuse dont les effets furent encore aggravés par d'autres problèmes que la communauté devait résoudre en même temps (associations avec d'autres groupes de cisterciens). La paix ne fut rétablie qu'en 1920, par le renvoi pur et simple de W. Wanger. — En s'appuyant sur les archives de la mission de Mariannhill et sur les archives centrales de l'Ordre des cisterciens, ainsi que sur le témoignage personnel du dernier survivant de la controverse, L. A. Mettler retrace dans le détail l'histoire bien scabreuse de la querelle, et il essaie ensuite de dresser un bilan. Dans la dernière partie de l'ouvrage, il présente en traduction allemande de larges extraits du catéchisme contesté, permettant ainsi au lecteur de se faire une idée précise de l'enjeu. — En lisant ce livre, on est en proie à une foule de réactions contradictoires. D'une part, on ne peut que saluer avec joie l'effort fait par un missionnaire au début de ce siècle déjà d'exprimer le message chrétien dans un idiome africain qui soit vraiment africain, et applaudir aux cinq principes de traduction formulés par W. Wanger : éviter les mots étrangers à la langue indigène, éviter les néologismes, éviter les explications superflues et inappropriées, ne pas faire violence au génie de la langue bantoue, interroger et bien écouter les Africains (p. 67). Sur ce point, le propos de W. Wanger ne rencontrera aucune opposition. On est aussi pleinement d'accord avec lui quand il s'efforce — au début de ce siècle ! — de développer le message chrétien en tenant compte de la situation particulière des chrétiens qui se débattent contre la schizophrénie provoquée par

l'enseignement chrétien heurtant de front le paganisme africain. Là encore, le trappiste d'il y a soixante ans fait figure de pionnier. En revanche, on est d'abord peiné, finalement écœuré par l'attitude théologique de ce missionnaire par trop militant : selon lui, le paganisme est, du début à la fin, le royaume exclusif du diable ; il s'agit donc de l'extirper radicalement, non point par le message de la liberté chrétienne, mais en inculquant aux convertis un légalisme rigoureux. Ce ne sont pas les quelques allusions (fort discrètes, à vrai dire) à l'*ars erotica* des Bantous qui choquent le lecteur moderne (bien qu'à l'époque la controverse ait entre autres porté sur cette franchise très relative qui paraissait déjà insupportable aux puristes), mais l'orgueil démesuré d'un étranger aux instincts sexuels manifestement refoulés, qui au nom de ce qu'il appelle « l'évangile » s'arroge le droit de régler par une loi aberrante les relations les plus intimes du couple marié. On se demande où sévit le diable : dans le « pan-sexualisme bantou » que dénonce encore l'auteur de ce volume (p. 169 s.), ou dans l'arrogante rigueur du législateur européen ? On est tout simplement renversé lorsqu'on apprend que finalement W. Wanger n'a pas été « limogé » à cause de ce légalisme qui est la négation de tout esprit évangélique, mais parce qu'il proposait de nouvelles traductions pour les termes « grâce », « vierge » et « conception » (!). Et dire que le savant et modéré auteur du volume que nous présentons approuve ce légalisme parce qu'il permettait de rectifier le « christianisme mitigé et perversi » des autres « églises » (dans le texte, le mot est entre guillemets !) travaillant en Afrique du Sud... (p. 167) !

CARL-A. KELLER.

A. PETITJEAN, M. DIDIER, E. BONÉ, J. COLETTE, J.-M. JASPARD, J. PIRLOT, A. SIMONET, J. HAVET : *Croire en Dieu aujourd'hui*, Paris, Lethiellieux, 1968, 253 p. (Réponses chrétiennes.)

Ce livre voudrait aider les chrétiens à se situer « de manière plus vraie et plus consciente devant le mystère de Dieu » (p. 5). La première partie montre comment Isaïe et Jésus parlent de Dieu, la seconde envisage les problèmes que la science, le marxisme et la psychologie posent à la foi, et la troisième tente une synthèse : comment parler correctement de Dieu, quel est le sens de la prière, comment faire la « catéchèse de Dieu ». L'ensemble donc pouvait être intéressant mais il nous a profondément déçu, car les questions brûlantes qui y sont abordées ne sont traitées que de façon extrêmement superficielle, simpliste même, comme si elles n'étaient ni sérieuses ni vitales pour l'Eglise. Certes, chaque auteur reconnaît volontiers que les critiques adressées aujourd'hui à l'Eglise et à la foi peuvent avoir une fonction purificatrice, mais elles ne sont jamais examinées au fond. Le ton très sûr de soi de chacune de ces contributions indique d'ailleurs que les auteurs n'ont pas compris — même s'ils citent Ricœur — que l'incrédulité doit être partie intégrante de la foi, et qu'ils sont loin d'être familiers des doutes de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui : les bibliographies dont ils font suivre leurs textes prouvent suffisamment qu'ils se complaisent — à quelques exceptions près — en la compagnie rassurante d'auteurs catholiques de bonne réputation. Voilà pourquoi ce livre ne répondra pas à ceux qui se posent de vraies questions ; peut-être aura-t-il au moins le mérite d'expliquer aux gens sans problèmes les questions des autres.

GILBERT RIST.

HANS LENK : *Kritik der logischen Konstanten, Philosophische Begründungen der Urteilsformen vom Idealismus zur Gegenwart*. Berlin, de Gruyter, 1968, XXVIII et 688 p.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Ce volumineux travail d'érudition apparaît au premier abord comme un recueil de textes et de notes presque littérales sur l'histoire d'un problème précis : celui du fondement et de la justification des formes du jugement, considérées sous l'angle des « constantes logiques ». L'acception dans laquelle l'auteur entend le mot et l'idée de constante, et notamment son extension, ne sont pas absolument claires ; et on peut lui reprocher de n'avoir pas suffisamment déterminé les rapports entre les foncteurs propositionnels (*et, ou, si... alors*, etc.), qu'il prend volontiers pour exemples de constantes logiques, d'une part, et d'autre part les diverses formes du jugement qu'il considère également comme constantes, mais sans doute dans un autre sens. Cependant, ces flottements, qui se retrouvent dans les allusions à la nature non grammaticale, ou plutôt infragrammaticale, des constantes logiques, proviennent des sources mêmes qu'il a choisi de commenter : il s'agit de la tradition de l'idéalisme allemand, du néokantisme et de leurs prolongements contemporains. Le criticisme est ici un point de départ absolu, puisque c'est la première doctrine qui ait posé le problème même : comment fonder, et si possible déduire, les catégories fondamentales de la pensée ? Restait d'ailleurs à s'entendre sur le niveau auquel devait se situer cette déduction. Kant lui-même n'est pas descendu en deçà du niveau transcendantal, c'est-à-dire que s'il a bien prétendu déduire les catégories de l'entendement, il n'a pas vraiment cherché à étayer la table des jugements sur un fondement solide ; ce qu'on lui a beaucoup reproché, et qui constitue justement l'origine de cette longue « critique des constantes logiques ». Critique à laquelle, selon H. Lenk, ont procédé successivement Reinhold, L. H. Jakob, Kiesewetter, Krug, Tieftrunk, Fries, Maimon, Fichte, Schelling, Hegel, Fischer, Trendelenburg, Ulrici, Lotze, Cohen et enfin, dans une perspective légèrement différente, Frege, Wittgenstein et Lorenzen (on se demande pourquoi la logique combinatoire ne figure pas dans une liste d'apparence aussi exhaustive). — De l'examen systématique de ces nombreuses tentatives, l'auteur tire une conclusion entièrement négative : même au point de vue de la seule critique interne, c'est-à-dire quant à la cohérence et à la rigueur, l'entreprise est un échec. Mais, dans le 23^e et dernier chapitre de l'ouvrage (*Ergebnis der Kritik...*, p. 619-628), on voit que sur le fond la question demeure ouverte, et que l'intérêt premier de cette recherche est historique. On regrettera cependant que les données mêmes du problème n'aient pas à leur tour fait l'objet d'une critique : car il n'est nullement certain qu'on puisse, aujourd'hui encore, accepter d'utiliser sans autre l'idée obscure, et beaucoup plus philosophique que logique, d'un « fondement » (déductif ou non) des formes constantes de la pensée naturelle.

DENIS ZASLAWSKY.

ALBERT BRIMO : *Les grands courants de la philosophie du droit et de l'Etat*, deuxième édition revue et augmentée. Paris, Pédone, 1967, 436 p.

La réédition du présent ouvrage, dont la première édition ne date que de l'année 1967, apparaît comme un signe réjouissant de l'intérêt que suscitent en France la philosophie du droit et son histoire après les travaux rénovateurs de Michel Villey et l'œuvre accomplie sous sa direction par la nouvelle série

des Archives de philosophie du droit. Panorama des principales écoles de pensée qui, du thomisme aux différents positivismes et du kantisme à l'existentialisme, ont concouru et concourent encore à la formation de notre conscience juridique, le volumineux manuel d'Albert Brimo ne satisfait cependant pas pleinement l'historien de la philosophie du droit. Ce n'est pas que lui paraisse foncièrement inadéquate la division en quatre courants dominants — courant rationaliste, courant antirationaliste, courant humaniste et courant phénoménologique, existentialiste et axiologique — mais c'est surtout que les simplifications et les raccourcis auxquels elle conduit sont souvent peu heureux. Ainsi tout d'abord la classification au nom de l'héritage hégélien des affabulations politico-juridiques du nazisme parmi les doctrines rationalistes et celle des théories de Kelsen et de l'Ecole de Vienne hors du courant néo-kantien parmi les doctrines antirationalistes. Ainsi également la méconnaissance totale de l'œuvre de la scolastique espagnole du « Siglo de Oro » et la minimisation de celle du rationalisme juridique de l'« Aufklärung », traité comme l'ensemble de l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens dans une perspective qui ignore la plupart des travaux récents de la doctrine allemande. Ainsi enfin l'énumération de Barbeyrac et de Burlamaqui parmi « les principaux tenants du leibnizisme », qui fait fi et de la polémique du traducteur de Pufendorf avec l'auteur de la « Monadologie » et de la prime orientation de l'Ecole romande du droit naturel. — Ces réserves faites, il faut reconnaître l'utilité de l'ouvrage d'Albert Brimo, qui, pour ne pas apparaître à la hauteur de ses ambitions, n'en constitue pas moins une précieuse introduction à une discipline aujourd'hui enseignée dans un certain nombre de facultés françaises. Signalons en particulier les excellentes pages consacrées aux divers thomismes (Le Fur, Renard, Villey et Marcic) et les aperçus suggestifs sur la Renaissance du droit naturel en Allemagne (Coing, Maihofer et Fechner). Relevons aussi les développements substantiels sur les différents positivismes — sociologique, étatique et normativiste (Duguit, Ehrlich, Carré de Malberg et Kelsen). Si le présent ouvrage apparaît ainsi remarquablement ouvert à tous les courants actuels, il faut souhaiter d'autant plus vivement pour une prochaine réédition que disparaissent les innombrables erreurs orthographiques et typographiques qui affectent les noms étrangers et que soient mises à jour les nombreuses bibliographies sélectives établies par l'auteur.

ALFRED DUFOUR.

ARISTOTE : *De la richesse — De la prière — De la noblesse — Du plaisir — De l'éducation*. Fragments et témoignages édités, traduits et commentés sous la direction et avec une préface de Pierre-Maxime Schuhl, par Jean Aubonnet, Janine Bertier, Jacques Brunschwig, Pierre Hadot, Jean Pépin, Pierre Thillet. Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 167 p.

Cette publication est un travail du Centre de recherches sur la pensée antique de la Faculté des lettres de Paris-Sorbonne. Ne pouvant nous livrer ici à un examen approfondi de ce travail, nous nous bornerons à signaler qu'il donne, selon M. P.-M. Schuhl, un « échantillon » de la méthode pratiquée dans ce Centre. Réagissant, à l'exemple d'E. Bréhier, « contre la tendance à un morcellement excessif et contre le travail *en mosaïque* », les différents chercheurs qui ont collaboré à cette édition des fragments d'Aristote se sont efforcés de les replacer dans le contexte et d'en éclairer les difficultés par de multiples confrontations : « A la base, une étude philologique et paléographique rigoureuse ; et ensuite

tous les recoupements possibles » (p. 1). En suivant cette méthode, ils ont réalisé une publication remarquable, qui fait progresser de façon notable la connaissance des œuvres perdues d'Aristote.

ANDRÉ VOELKE.

MARTIAL GUÉROULT : *Spinoza, Dieu (Ethique, 1)*. Paris, Aubier-Montaigne, 1968, 621 p. (Analyse et raisons, 12).

L'étude considérable que M. Guérout, l'auteur du remarquable « Descartes selon l'ordre des raisons », consacre aujourd'hui à Spinoza et qui ne constitue que le premier tome d'une série de trois ouvrages, apparaît comme une véritable exégèse du traité « De Deo » qui ouvre l'*Ethique*. Qu'il faille plus de 500 pages pour venir à bout de l'interprétation d'un texte si bref dont la forme « géométrique » devrait garantir une compréhension immédiate, c'est ce dont l'auteur nous convainc aisément dans la mesure où, aux difficultés de la doctrine spinoziste, s'ajoute encore pour l'historien de la philosophie l'obstacle des innombrables commentaires qui se succèdent depuis plus de trois siècles. Notons à cet égard que c'est l'un des mérites de l'auteur d'avoir rejeté au terme de son ouvrage la discussion des principaux problèmes d'interprétation qui ont divisé les historiens du spinozisme (ainsi l'épineuse question de la nature et de la fonction de l'attribut), pour conduire, hors de tout préjugé, n'obéissant qu'à la loi souveraine du texte, son propre commentaire des trente-six premières propositions de l'*Ethique*. — Lisant l'*Ethique*, comme le voulait son auteur lui-même, à travers ces « yeux de l'âme » que sont les démonstrations, suivant la « marche génétique » des pensées successives, M. Guérout tente de mettre au jour le procédé strictement synthétique de construction de l'essence divine dans la première partie de l'ouvrage. Tâche apparemment gratuite, dans les limites d'une méthode formaliste et structurale, mais qui obéit cependant à un dessein précis : justifier la forme « more geometrico » de l'ontologie spinoziste dans sa prétention à l'intelligibilité parfaite. Le rationalisme absolu, « premier article de foi du spinozisme », inspire en effet l'exégèse systématique de M. Guérout et lui donne son unité de ton. Nécessaire certes à l'interprète comme « le plus sûr fil d'Ariane » « pour échapper aux erreurs les plus graves... de la critique », il n'est pas certain cependant qu'il constitue la clef de l'ontologie spinoziste dans la mesure où celle-ci se donne pour une éthique. Ainsi l'analyse critique de l'historien de la philosophie, rigoureuse et sans faille en elle-même, loin de l'exclure, nous semble appeler une lecture philosophique qui, à travers la forme et l'ordre des notions distinctement définies, fidèle à la signification des concepts, mette au jour le *sens*, c'est-à-dire la *réalité* des objets connus. Par exemple la détermination de l'essence intelligible du Dieu de Spinoza, telle que M. Guérout en reproduit admirablement la genèse logique, appelle une réflexion sur son « être » tel qu'il peut être saisi dans l'unité absolue de son essence et de sa puissance en son *acte intelligible*. Le Dieu de Spinoza apparaîtrait ainsi bien plus que le résultat d'une méthode, le fruit et l'objet d'une pensée. — La perspective adoptée par M. Guérout présente cependant l'avantage, en imposant la parfaite intelligibilité de l'essence divine chez Spinoza, de détruire l'image trop facile et trop répandue d'un Spinoza « mystique » comme celle du « Dieu incompréhensible » de l'*Ethique* avec sa marge de transcendance inévitable, tentation permanente des lecteurs de Spinoza (ainsi, de nos jours, parmi les plus illustres, un Jaspers, que l'auteur, de manière significative, pour s'en tenir sans doute aux seuls historiens de la philosophie, omet de citer...). Mais elle permet surtout d'éclairer certains pro-

blèmes classiques du spinozisme, comme celui de la nature de l'attribut dont M. Guérault établit — de façon définitive, voudrait-on — contre les interprétations formalistes et subjectivistes, le caractère d'essence constituante de la Substance. Ou encore celui du rapport de l'Entendement divin et de l'entendement humain, et bien d'autres... — Par la rigueur austère de sa méthode et dans les limites de son investigation philosophique, l'ouvrage de M. Guérault demeure un instrument d'analyse précieux, mais qui laisse quelque peu sur sa faim le lecteur qui cherche à reconnaître en Spinoza, au travers du « géomètre », le *philosophe*, et, au sein des démonstrations, l'exercice d'une *pensée vivante*.

GABRIELLE DUFOUR-KOWALSKA.

BERNARD ROUSSET : *La perspective finale de l'« Ethique » et le problème de la cohérence du spinozisme — L'autonomie comme salut*. Paris, J. Vrin, 1968, 246 p.

Comment concilier la doctrine de la béatitude et du salut, d'inspiration nettement religieuse, sur laquelle s'achève l'*Ethique*, avec le rationalisme immanentiste et naturaliste qui la fonde ? Telle est la question que pose l'auteur et qui le place d'emblée au cœur de l'un des problèmes les plus importants du spinozisme : celui du rapport de l'ontologie et de la morale. En montrant que la V^e partie de l'*Ethique*, loin de rompre l'unité du système, voire, comme certains l'ont soutenu, d'en contredire les principes fondamentaux, en constitue bien au contraire la conséquence et la fin nécessaires, B. Rousset s'emploie à défendre de tout reproche d'incohérence l'œuvre maîtresse de Spinoza. — Une étude excellente — notons, entre autres, les vues pénétrantes de l'auteur sur la « signification éthique » de l'éternité chez Spinoza, rarement aperçue des critiques — coiffée par une solide bibliographie et dont il faut souligner la clarté et la précision.

GABRIELLE DUFOUR-KOWALSKA.

PHILOSOPHIE
CONTEMPORAINE

EVANGELOS P. PAPANOUTSOS : *The Foundations of Knowledge*. Edited with an Introduction by John P. Anton. Translated by Basil Coukis and John P. Anton. Albany, New York, State University of New York Press, 1968, XXXIII + 317 p.

Ce volume, le dernier d'une trilogie consacrée au problème de l'Esprit : *Trilogy of the Mind* (Alexandria, 1928), a pour auteur l'un des meilleurs représentants de la pensée grecque actuelle. Après des études à Athènes, Berlin, Tübingen et Paris, consacrées à la théologie, à la philologie et à la philosophie, Papanoutsos a joué un rôle important dans son pays comme secrétaire général au ministère de l'Education nationale et comme conseiller du premier ministre Georges Papandreou. — Faisant suite aux deux premiers ouvrages, consacrés respectivement à l'esthétique et à l'éthique, cette dernière enquête, publiée en grec sous le titre : *Gnosologia* (1954), tente de préciser les fins de l'acte de connaissance en se référant principalement à Platon, Aristote, Kant, Hegel, Dewey, Whitehead et C. I. Lewis. Bien que les sympathies de l'auteur semblent acquises à l'idéalisme, son effort le plus vigoureux consiste à dénoncer la part d'illusion impliquée dans les notions en -isme, et c'est finalement à une formule telle que *volo ergo sum* qu'il accorde ses préférences. On s'étonne ici de la part infime faite à Maine de Biran, dont on nous dit simplement qu'il est « maintenant oublié » mais qu'il cherchait dans la volonté, non dans la pensée, la certitude immédiate de l'existence (p. 79). — Pluraliste et criticiste, en ce sens

qu'il admet une vision structurale de l'esprit et reconnaît à Kant une importance privilégiée, l'auteur n'en affirme que plus fortement l'exigence d'une vue synthétique, seule capable de poser et de résoudre correctement le problème ontologique (p. 68). Sa conclusion, c'est que les divers types d'hommes : le croyant, le sage, le vertueux et l'artiste, demeurent inséparables, mais que la « mentalité magique » qui accompagne ici-bas toutes nos démarches ne saurait disparaître. Il faudrait pour cela que l'homme, ayant vaincu la mort et le mystère, ait pris possession du paradis et se soit affirmé Dieu (p. 296). — Cet ouvrage, qui témoigne à la fois d'une vaste culture et d'une conception personnelle de la tradition philosophique, retient l'intérêt et la sympathie.

RENÉ SCHAEERER.

MARCEL DESCHOUX, avec la collaboration de JACQUES GAGEY et PIERRE BIGLER : *Philosophie du savoir scientifique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 256 p.

Dans cet ouvrage très bien structuré, les auteurs, après une introduction qui définit le rôle que joue le savoir scientifique dans l'existence humaine, étudient l'évolution de l'intelligence, de la connaissance, en se référant fréquemment à Léon Brunschvicg. Partant de la doctrine de Comte, ils commencent par étudier le fétichisme, le mythe, la mentalité primitive dans laquelle le surnaturel est lié au naturel. Dans une perspective historique, ils analysent ensuite le passage du mythe à l'histoire, la libération de l'intelligence qui aboutit dans la science moderne, et examinent les rapports que celle-ci entretient avec la technique et la philosophie. Dans la troisième et la quatrième partie, ils se penchent sur la raison instrumentale et la raison expérimentale, qu'ils voient d'abord dans leur perspective historique pour en dégager ensuite la problématique. C'est sous ces deux aspects encore qu'ils envisagent l'avènement des sciences humaines, dont ils soulignent la grande difficulté : l'homme y est à la fois l'objet étudié et le sujet qui étudie. Dans une dernière partie pleine d'intérêt, ils examinent le statut actuel de la science moderne qui modèle à la fois l'esprit humain et le monde, se détache de la culture et de la nature pour devenir une quasi-crédation du réel. Pour terminer, ils définissent le rôle de la philosophie : elle doit être une maîtrise consciente de la civilisation.

D. FRACHEBOUD.

ARTHUR C. DANTO : *Analytical Philosophy of Knowledge*. Cambridge, At the University Press, 1968, XIV et 270 p.

Moins original que l'*Analytical Philosophy of History* dont nous avons rendu compte ici même, et qui se recommandait par une application nouvelle et fructueuse des méthodes analytiques aux problèmes de la philosophie de l'histoire, cet ouvrage reprend les grandes questions épistémologiques qui ont déjà fait l'objet de bien des recherches analogues. Certes, A. C. Danto a le mérite de se dégager de l'empirisme, entendu au sens strict et tel qu'on le trouve dans la tradition positiviste ; mais on ne peut plus dire aujourd'hui que ce point de vue soit nouveau, puisqu'il est admis d'office par toute la nouvelle génération des analystes. En fait, plus qu'une contribution vraiment indépendante à la solution des problèmes que pose la philosophie contemporaine de la connaissance, le lecteur trouvera ici une série continue et bien équilibrée de discussions sur diverses thèses déjà formulées et plus ou moins connues.

Dans cette perspective, signalons particulièrement les excellents chapitres sur l'erreur et la négation (III, IV), sur la certitude (VII), sur *Expérience et existence* (IX) (où sont approfondies d'une part les premières conceptions de Russell en matière d'épistémologie, et d'autre part celles de Berkeley) ; ainsi que le dernier (XI), consacré à la vérité, et qui constitue un peu une histoire de la question dans la période de l'après-guerre (Austin, Strawson).

DENIS ZASLAWSKY.

RAYMOND CARPENTIER: *La Connaissance d'autrui*. Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 123 p. (Initiation philosophique, 83.)

Partant de la constatation que l'homme contemporain n'est pas préparé au dialogue avec autrui, ce livre veut nous convier à une « exploration préliminaire de ce que pourrait être (...) une connaissance scientifique d'autrui » (p. 5). Au lieu de se calquer sur le modèle des sciences de la matière, cette connaissance respectera les caractères propres de son objet : elle tiendra compte du fait que la personne d'autrui est une structure en évolution, revêtant à tout instant une originalité individuelle. Elle se gardera des caractérisations appauvrissantes pour développer des caractérisations personnalisantes offrant à autrui « l'occasion de se percevoir, et donc de se créer, comme une personne » (p. 102). Une telle connaissance ne sera pas neutre, mais « co-créatrice de son objet » (p. 108). Au lieu de viser à définir ou identifier l'être de cet objet, elle cherchera à « *participer* à l'univers du faire qui est celui de la personne qu'elle vise » (p. 114). — Comme l'auteur le voit bien, son ouvrage soulève tout le problème de la possibilité d'une approche scientifique des faits humains. Tout en appréciant l'inspiration personnaliste de sa recherche, nous nous demandons si la participation active à la création d'autrui peut être considérée comme une forme de connaissance scientifique.

ANDRÉ VOELKE.

Problèmes actuels de la connaissance de Dieu. Six conférences publiées par N. A. LUYTEN, O.P. Fribourg, Editions universitaires, 1968, 131 p.

Ce recueil de conférences présente une homogénéité remarquable, et la Société de philosophie de Fribourg a fait de l'excellent travail en organisant ce cycle, puis en publiant les textes. L'ordre même des conférences n'a pas été laissé au hasard : après une présentation objective et historique du problème (« Le mouvement 'God is dead' aux Etats-Unis », par Colman E. O'Neill, O.P., et « L'athéisme contemporain », par G. Cottier, O.P.), le lecteur découvre une analyse plus systématique des preuves de l'existence de Dieu (par M. D. Philippe, O.P.), des notions de transcendance et de subjectivité (L. B. Geiger, O.P.), et des « approches anthropologiques » (par l'initiateur et le rédacteur de ce livre, N. A. Luyten, O.P.). La conclusion est laissée aux soins de J.-J. Nicolas, O.P. — Ma seule réserve est que ce festival O.P. n'ait laissé aucune voix à la théologie réformée ou à la philosophie humaniste, quoique, de toute évidence, les auteurs aient tous « voulu faire un travail scientifique et non pas défendre à tout prix une thèse apologétique fixée d'avance » (p. 6).

J.-CLAUDE FIGUET.

WALTER BIEMEL : *Philosophische Analysen zur Kunst der Gegenwart*. Den Haag, Nijhoff, 1968, 263 p. (Phaenomenologica, 28)

L'auteur de *Kants Begründung der Aesthetik und ihre Bedeutung für die Philosophie der Kunst* (Kantstudien Erg., Bd. 77) présente ici des analyses philosophiques portant sur trois nouvelles de Kafka (In der Strafkolonie ; ein Hungerkünstler ; der Bau. Toutes les trois traduites chez Gallimard), sur le « temps comme personnage principal » chez Proust et sur la « polyperspectivité » chez Picasso. — Le rapport entre la philosophie et l'art est double pour Biemel : il s'agit d'une part de « comprendre, c'est-à-dire d'interpréter l'art à partir de la philosophie » (p. VIII), et d'autre part d'apprendre à partir de l'art selon quels rapports au monde, aux autres et à nous-mêmes, nous sommes ordonnés. L'analyse philosophique est donc opposée à une vision purement « esthétique » de l'œuvre ; elle n'exclut pas des approches plus strictement littéraires, mais s'en distingue et ne prétend pas les inclure. En fait, le rapport entre les deux types d'analyses n'est pas explicitement présenté par Biemel et celui-ci reconnaît que cette séparation devra peut-être un jour être levée (cf. p. VIII). — La philosophie, par ailleurs, trouve matière à réflexion dans l'œuvre d'art ; celle-ci montre par ce qu'elle dit ce qui rend possible son discours, ce qui la porte, le tissu de relations à partir duquel elle parle et que Biemel désigne du terme de « Nähe » (cf. p. 130 ss). L'auteur pratiquera par conséquent une analyse en deux temps : d'abord une explication (Auslegung) qui met en évidence les traits essentiels du texte ; puis l'interprétation proprement dite (Deutung) qui cherche à éclairer, à désigner le fondement de l'œuvre ; mais celle-ci ne doit en aucun cas se placer à l'extérieur de l'œuvre pour en objectiver la « raison » ; pour faire porter l'éclairage sur la « Nähe », il faut un « rapport dialectique d'union et de séparation » (p. 131) entre le lecteur et l'œuvre. — C'est pourquoi, noter le type de « Nähe » que Biemel découvre à chacune de ses lectures risquerait de donner une fausse idée de son travail. Il ne s'agit en aucun cas de « thèses philosophiques » (perversion de la justice, de la liberté et du rapport à soi chez Kafka ; rôle du temps dans la constitution de nos rapports à l'être, c'est-à-dire « Nähe » comme devenir chez Proust ; « polyperspectivité » dans l'œuvre de Picasso comme signe de notre volonté de maîtrise sur l'autre, d'une relation à l'être qui le veut à sa disposition), thèses qui seraient comme plaquées sur un texte-prétexte. Le fondement éclairé ne saurait être dit que dans la proximité au texte lui-même. C'est d'ailleurs sur ce point que certaines expressions de Biemel nous paraissent dangereuses. Parler de l'art comme langage à déchiffrer, comme hiéroglyphes, risque de conduire trop facilement à séparer un « sens » du texte qui serait à décrypter et aurait une existence ailleurs que dans la lettre. Pour reprendre l'opposition wittgensteinienne entre dire et montrer, opposition sans cesse présente chez Biemel, il nous semble essentiel de souligner l'appartenance du montrer au dire ; le montré l'est toujours par le dit ; cette appartenance gagnerait à être plus explicitement thématisée, et il est possible que devrait alors précisément être mise en question la séparation admise — provisoirement — par Biemel entre analyse philosophique et analyse littéraire.

SYLVIE BONZON.

POUR UN INVENTAIRE GÉNÉRAL DES CITATIONS PATRISTIQUES DE LA BIBLE GRECQUE

Le *Centre d'analyse et de documentation patristiques* de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg (directeurs : A. Benoit, P. Prigent) et la *Novi Testamenti graeci Editio major critica* (éditeurs : K. Aland, J. Duplacy, B. Fischer) ont décidé d'unir leurs efforts pour réaliser un relevé général et définitif des citations et allusions de l'Ancien et du Nouveau Testament dans la littérature grecque chrétienne jusqu'à Photius. Ce relevé visera à être plus rigoureux et plus complet qu'il ne l'est généralement dans les apparats et les index bibliques des éditions. Son objectif immédiat sera, d'une part, le développement de la partie grecque du fichier microphotographique du *Centre* de Strasbourg et, d'autre part, la constitution à Münster (*Institut für neutestamentliche Textforschung*) d'un fichier classique pour les besoins de l'*Editio major critica*. Ces deux fichiers, qui mettront intégralement en commun leurs accroissements respectifs, seront à la disposition de tous les intéressés au fur et à mesure de leur avancement. Ils permettront ensuite la réalisation progressive d'un second objectif : la publication de recueils de citations du Nouveau Testament grec qui accompagneront chacun des fascicules successifs de l'*Editio major critica*, à commencer par l'*Épître de Jacques*.

Cette entreprise considérable ne peut progresser à un rythme satisfaisant que si elle bénéficie d'une large collaboration. Elle a reçu le meilleur accueil lors de colloques internationaux, à Strasbourg (« La Bible et les Pères », 1-3 octobre 1969) et à Rome (4 novembre 1969), ainsi qu'au cours de conversations avec divers spécialistes de plusieurs pays. Le *Centre* de Strasbourg et l'*Editio major critica* se permettent donc d'inviter les biblistes, les historiens de l'exégèse grecque, les spécialistes de la littérature patristique ou byzantine à bien vouloir aider, selon leurs moyens, ce grand travail dont les résultats seront précieux pour les études bibliques et patristiques. Toute demande d'informations complémentaires, toute offre de collaboration personnelle — quelle que soit son importance — toute indication relative à des tierces personnes susceptibles de travailler seront les bienvenues. S'adresser à Jean Duplacy, Secrétariat « Citations », 9, boulevard Voltaire, 21 Dijon (France).